

LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE – ARDENNE

Président : Jacques DARGAUD
Secrétaire : Francis DEBAR

Siège social : DLF Champagne-Ardenne chez M. et Mme Dargaud,
2B, rue de Chevigné, 51100 REIMS

Lettre n°119 – janvier 2015

Réunion du 17 janvier 2015

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Par M. Jean-Pierre Barrault et Mme Michelle Joly

Cette conférence est dédiée à Mme Bacri

Saint-Exupéry le 31 juillet 1944

JP : Le 31 juillet 1944 à 8 h 45, le commandant de Saint-Exupéry, écrivain déjà illustre, décolle à bord de son Lightning P 38 de l'aérodrome corse de Borgo-Bastia, où est basé depuis quinze jours son groupe de reconnaissance aérienne, le 2/33, le 2^e groupe du 33^e régiment de l'American Air Force. Il s'agit d'un vol pour assurer la couverture photographique d'une zone au-dessus de Lyon-Grenoble-Chambéry, quasiment au-dessus du château de Saint-Maurice-de-Rémens où il a passé son enfance. Il s'agit de sa huitième mission et sans doute la dernière qui lui sera autorisée depuis qu'il a obtenu sa réincorporation dans cette escadrille où il avait été mobilisé en 1939.

M : Handicapé par ses nombreuses blessures dues à ses accidents d'avion, Saint-Exupéry ne peut pas s'équiper seul, endosser seul sa combinaison chauffante et son gilet de sauvetage, se glisser seul dans le poste de pilotage exigü du Lightning, d'où il ne peut sortir seul ! Ce matin-là, celui qui l'aide habituellement fait chauffer les deux moteurs du P 38, vérifie la pression des bouteilles d'oxygène, ses postes-radio, son ami, le capitaine Gavaille, n'est pas encore arrivé. Ce matin-là, c'est le lieutenant Duriez, jeune pilote éperdu d'admiration pour l'auteur de *Terre des hommes*, qui le prépare, lui donne le départ et le regarde décoller.

Un dernier écho radar un quart d'heure après son départ, puis plus rien. Le silence-radio est de rigueur.

JP : À 12 h 30, le commandant de Saint-Exupéry devrait déjà être de retour. Mais aucun signe de lui dans le ciel. Que lui est-il encore arrivé ? S'est-il de nouveau égaré, comme le 29 juin 1944, où à la suite d'une erreur de navigation il est rentré d'une mission en Savoie en passant au-dessus des Alpes et du Piémont, canardé par la DCA allemande, un moteur en panne, à basse altitude. Le capitaine Gavaille voulait l'interdire de vol pour incompétence !

M : Le Lightning, l'avion le plus rapide de son temps, est un appareil délicat à piloter, il n'a plus rien à voir avec ceux de l'Aéropostale. La guerre a fait faire à l'aviation des

progrès considérables. Il vole à 650 km/heure, à 10 000 mètres, où la température descend à -50°, presque comme les jets actuels, mais le cockpit n'est ni chauffé ni pressurisé. Son pilotage requiert un très grand effort physique et les pilotes rentrent de mission épuisés. Les Américains l'interdisent à des pilotes de plus de 35 ans.

JP : À quarante-quatre ans, Saint-Exupéry bénéficie d'une mesure d'exception en raison de sa notoriété. Mais comme lui a dit son ami le journaliste américain John Phillips en plaisantant : « Les nouveaux avions de chasse, comme les jeunes femmes, ne sont pas faits pour des hommes qui ont vieilli. »

M : Son avion a-t-il eu une panne de moteur, comme le 27 juillet 1943 lors d'un entraînement ? Ce qui a obligé Saint-Exupéry à rentrer en catastrophe à sa base, mais, ne maîtrisant pas bien ses freins, il a fini son atterrissage... dans les oliviers... À la suite de quoi les Américains l'ont interdit de vol, et il a dû user de toutes ses relations pour reprendre ses entraînements, huit mois plus tard.

JP : 13 heures. Toujours rien. On téléphone aux stations radar, qui n'ont identifié son appareil ni à l'aller ni au retour, et aux autres terrains de Corse. En vain. On connaît sa distraction légendaire, on s'inquiète. Gavoille, contrarié, arpente le terrain en tout sens, guettant le ciel sans nuage, mais vide.

M : En plus de son âge avancé pour un pilote de chasseur, le commandant de Saint-Exupéry est alors dans une piètre condition physique. Il souffre d'atroces douleurs dues à ses nombreux accidents précédents, et de rhumatismes cérébraux. Il peut à peine tourner la tête dans son cockpit pour vérifier qu'il n'est pas poursuivi par des chasseurs ennemis. A-t-il eu un malaise ? A-t-il manqué d'oxygène, panne la plus dangereuse, car le pilote à son insu perd alors peu à peu connaissance ? Or Saint-Exupéry consommait beaucoup d'oxygène.

JP : Et depuis plusieurs mois il est dans un état dépressif qu'il essaie de cacher à ses camarades, il vit dans un état de fatigue et de tension psychologique extrême. Pour rejoindre le groupe 2/33 en Afrique du Nord il a laissé à New-York son épouse Consuelo, avec qui il a des rapports passionnels, conflictuels, compliqués par ses infidélités. Les longues lettres quotidiennes qu'il lui adresse passent du reproche à l'éloge, de l'insulte à la déclaration d'amour passionnée. Éloignée de lui, sa femme redevient un objet d'adoration et de gratitude, mais aussi de doute. Ses réponses brèves, tant attendues, lui font penser qu'elle l'abandonne. Quant à sa mère, restée en Provence, auprès de qui il a toujours cherché un réconfort, il ne peut évidemment pas communiquer avec elle de façon suivie.

M : Saint-Exupéry est alors un homme seul, malheureux, angoissé, proche du désespoir !

JP : Sur la base, on s'inquiète de plus en plus ! S'est-il écrasé dans les Alpes, ou en mer, a-t-il été abattu par la DCA ou la chasse allemande, affaibli mais encore présente ?

M : Son désarroi provient aussi de l'attitude revancharde des gaullistes qui ne lui pardonnent pas de n'avoir pas rallié le Général et de prôner un rapprochement entre les Français de tout bord : une réconciliation nationale ! Ils avaient engagé contre lui une campagne de dénigrement, allant jusqu'à interdire la vente en Afrique du Nord de *Pilote de guerre*, pourtant édité et vendu sous le manteau en métropole par la Résistance ! De même il est attaqué par la presse pétainiste parce qu'il est l'ami d'écrivains d'origine juive !

JP : de Gaulle, l'ignorant superbement, avait même refusé de le rencontrer à Alger, disant qu'on le laisse faire ses tours de cartes. Traité de lâche à New-York, il avait voulu défendre son honneur en rejoignant son groupe qui se battait en Afrique, exigeant des missions dangereuses où il risquait sa vie. Il avait écrit quelques jours plus tôt à son amie Nelly de Vogüé : « Cela m'est bien égal de mourir à la guerre. Que restera-t-il de ce que j'ai aimé ? La haine, tout est sous le signe de la haine ! Pauvre pays ! »

M : Même son bonheur de voler avait laissé place au désenchantement !

JP : « Le P 38 est une belle machine. J'aurais été heureux d'avoir un tel cadeau pour mes vingt-cinq ans, mais aujourd'hui à quarante-trois ans et plus de 6 500 heures de vol, je ne trouve plus guère de plaisir à ce jeu » écrivit-il peu de temps après ses premiers entraînements ! Mais en même temps il refusait de ne plus jouer un rôle dans le service actif.

M : 13 h 30. La tension monte encore sur la base. Plus qu'une heure de carburant ! Est-il encore en vie ? Avait-il encore la force et la volonté de combattre, de survivre ? Peut-on imaginer que, attaqué ou en difficulté, il n'ait rien fait pour se défendre ou éviter la mort ?

JP : Certes Saint-Exupéry, souffrant et déprimé, avait parfois évoqué devant ses amis sa mort prochaine, sans doute la pressentait-il. Mais il était resté un compagnon joyeux et sociable, généreux, tenant le rôle de boute-en-train, de conteur, de prestidigitateur, toujours prêt à se lancer dans d'interminables parties d'échecs. Il se passionne encore pour la littérature, reste capable de continuer sa lecture tout en pilotant et de retarder son atterrissage pour finir son livre ! Et surtout, il poursuit avec ardeur entre ses missions la rédaction de sa grande œuvre philosophique, *Citadelle*, qui doit être la somme de tous ses ouvrages précédents et dont il perfectionne les paraboles bibliques.

M : Le commandant de Saint-Exupéry a trop le sens de sa responsabilité d'homme et d'écrivain pour ne pas rester au combat jusqu'au dernier jour, il l'a souvent affirmé. Sa noblesse, et son éducation religieuse l'en dissuaderaient également.

JP : Il est maintenant 14 h 30, le carburant de son Lightning est épuisé, il n'y a plus d'espoir qu'il soit encore en vol. S'est-il écrasé en mer, dans les Alpes ? Peut-être s'est-il posé en Suisse, ou réfugié dans un maquis en Savoie ? Sur le terrain de Borgo ses compagnons veulent garder l'espoir de le revoir vivant : « Le destin ne dispose pas d'un homme armé de l'expérience de 6 500 heures de vol et qui a résisté à tant de coups durs. » Puis avec l'angoisse naissent les remords :

M : « J'aurais dû le préparer moi-même, se dit Gavaille, et le mettre dans le secret du débarquement prochain en Provence, ce qui l'aurait automatiquement interdit de vol sur la France ». « Et ne pas l'autoriser à faire plus que les cinq vols qu'on lui avait accordés. »

JP : Son ami photographe John Phillips se reproche d'avoir usé de son influence auprès du chef des Forces alliées en Méditerranée pour faire lever son interdiction de vol après son accident du 27 juin 1943. On savait qu'il n'aurait pas dû à son âge piloter un Lightning !

M : Mais Saint-Exupéry voulait toujours aller au bout de ses forces et se dépasser. Et pouvait-on résister à ses demandes réitérées, insistantes ? À son charme ?

JP : Le soir du 31 juillet, le commandant de Saint-Exupéry est officiellement porté disparu en opération par son chef d'escadrille.

M : « *Presumed lost.* »

JP : Disparu sans laisser de trace ! On va trier ses affaires, ses papiers : on trouve deux lettres écrites à des proches, qui vont prendre une allure testamentaire : « Si je suis descendu je ne regretterai absolument rien. »

M : « Je fais un métier difficile, j'ai déjà failli quatre fois y rester, cela m'est vertigineusement indifférent ! »

JP : Vertigineusement ! Est-ce désespoir, indifférence, ou sagesse ?

M : Sa disparition en plein vol déclencha autant de recherches passionnées que d'interprétations et de polémiques interminables, même la paix revenue, pendant des années. La thèse d'un comportement suicidaire était farouchement combattue par la famille ; avait-il été abattu ? S'était-il écrasé dans les Alpes, ou en mer ? Et dans quelles circonstances ? Et où ? Du côté de Grasse où résidait sa mère, ou plus à l'ouest vers Toulon ?

JP : Plusieurs témoins prétendaient avoir vu un Lightning en difficulté dans ces différentes régions. On écarta les déclarations de pilotes allemands prétendant avoir abattu son appareil, les dates ne coïncidant pas. Des recherches sous-marines furent tentées, par des admirateurs, tel Jean-Claude Rouzaud le P.-D.G. des champagnes Louis-Roederer, mais sans succès. La mère de Saint-Exupéry n'excluait pas que son fils se fût réfugié dans un monastère...

M : Il fallut finalement attendre novembre 1998 pour qu'un capitaine de bateau de pêche remonte dans ses filets, au large de la calanque de Sormiou à l'est de Marseille, une gourmète d'argent portant cette inscription : ANTOINE DE SAINT-EXUPERY (CONSUELO) c/o Reynal and Hitchcok inc 386 4 th ave. N.Y. USA (son nom, celui de sa femme et l'adresse de son éditeur). Cette découverte fit l'effet d'une bombe. Il semblait certain que Saint-Exupéry s'était abîmé en mer beaucoup plus à l'ouest qu'on ne croyait, loin de son plan de vol.

JP : Certains crièrent à la mystification, les recherches reprirent. Puis en mai 2000, un plongeur découvrit au large de l'île de Riou non loin de Marseille par 80 mètres de fond les restes d'un appareil, mitraillé, qu'on finit par identifier comme étant celui de Saint-Exupéry : après avoir remonté le train d'atterrissage et divers morceaux de la carlingue et du châssis, on put vérifier qu'il s'agissait bien du Lightning n° 223, 2 734 L, de Saint-Exupéry.

M : La famille de l'écrivain se dit scandalisée par ce qu'elle considérait comme un viol de sépulture. Pourtant, du corps de l'aviateur, aucune trace ! « J'aurais l'air d'être mort, dit Le Petit Prince, et ce ne sera pas vrai... » « Je sais bien qu'il est revenu à sa planète, car, au lever du jour, je n'ai pas retrouvé son corps », écrit l'aviateur...

JP : Soixante-dix ans après sa disparition, bien des mystères subsistent. Pourquoi l'avion de Saint-Exupéry s'est-il abîmé en mer, et si loin de sa route ? A-t-il été abattu, victime d'un malaise, d'une panne, d'un manque d'oxygène ? Qu'est devenu son corps ? La terre n'est sans doute pas faite pour les princes !

M : Cette disparition inexplicable a transformé le pionnier de l'Aéropostale en héros tragique et l'auteur du *Petit Prince*, qui a rejoint son personnage, en mythe littéraire.

L'homme, l'ami, l'amant

M : Qui étais-tu, Antoine, pour disparaître si désespéré et si lumineux dans cette immensité de ciel et d'eau ?

JP : Si tout se joue dès l'enfance, est-ce un bienfait que la tienne fut si heureuse ? « D'où suis-je ? as-tu écrit. – Je suis de mon enfance. »

M : Et pourtant la mort ne t'a guère épargné. Tu avais à peine quatre ans quand ton père s'effondra terrassé par une attaque cérébrale, te laissant en legs le titre familial de noblesse. As-tu assisté à ce drame ? Ta pudeur nous prive de toute réaction, on ne trouve de référence à la mort du père que dans *Citadelle* :

JP : « C'est lui qui m'enseigne la mort et m'obligea à la regarder bien en face, car il ne baissa jamais les yeux. » Est-ce de cette scène fondatrice que te vient ton indifférence devant la mort ?

M : Puis en 1917, ton frère François est emporté à son tour. Il te faudra vingt ans pour exprimer la détresse que cette mort te causa ! À quatre heures du matin, il te fit appeler dans sa chambre :

JP : « Ne t'effraie pas... Je ne souffre pas... C'est mon corps... je voudrais faire mon testament... »

M : Et il te légua son moteur à vapeur, sa bicyclette et sa carabine. Est-ce la disparition de ce frère, qui avait quelque chose d'un saint, qui te fit rechercher dans l'amitié un rapport fraternel ?

JP : Plus tard, à vingt-sept ans, tu perdis aussi ta sœur Biche : adieu les jeux d'enfant entre les pins et les tilleuls du parc de votre enfance ! « Paradis parfumé êtes-vous donc plus loin que l'Inde et que la Chine ? »

M : Puis tu as vu disparaître un à un tous tes compagnons. Il te faudra des années pour parler de leur mort. « Je suis le seul qui reste de l'équipe Casa-Dakar, Collet, Reine, Lassalle, Étienne, Simon, Ville, Verneilh ». Mermoz lance ce dernier message le 7 décembre 1936 : « Coupons moteur arrière. » Puis le silence se fit sur cet Atlantique Sud dont il avait si souvent labouré le ciel. « Mermoz nous manque. Rien jamais ne remplacera le compagnon perdu. À nos deuils se mêle désormais le regret de vieillir » écris-tu dans *Terre des hommes*.

JP : Le 27 novembre 1940, ton ami Henri Guillaumet est abattu, par erreur, au large de la Sardaigne. Tu écriras dans *Pilote de guerre* : « Guillaumet est mort, il me semble que je n'ai plus d'amis... et j'évite de parler de lui... Je me sens un peu mort en lui. J'ai fait de Guillaumet un des compagnons de mon silence. »

M : Toi non plus, tu n'as jamais eu peur d'affronter la mort. Tu as même flirté bien des fois avec elle, prenant des risques délibérés, involontairement ou par distraction. Quelle fascination exerçait-elle donc ? Que d'accidents tu as eus ! Sahara, Lybie, Guatemala – trente-neuf fractures dont onze normalement mortelles ! Et un hydravion retourné dans la rade de Saint-Raphaël !

JP : Quand éclate la guerre, tu acceptes des missions suicides avec le courage et le sens du devoir de celui qui fait don de soi. Tu sais que la mort peut être noble. « Je n'ai pas peur de la mort, j'ai peur de ce qui va être révolu. » Revenu volontairement en 1942 dans le groupe 2/3, tu écris à Consuelo : « Je ne désire pas me faire tuer, mais s'il le faut j'accepte bien volontiers de m'endormir. Je ne regretterai rien. »

M : Puis, déprimé, déçu, pessimiste quant à l'avenir de notre civilisation, proche du désespoir, tu penses de plus en plus en mystique, tu désires presque t'offrir en

martyr : « Il faut qu'on me tire dessus, que je me sente lavé, que je me sente propre dans cette drôle de guerre » écris-tu à Consuelo en 1944. La mort t'apparaît-elle comme une rédemption, une purification ?

JP : « C'est mon corps » disait ton frère et tu as appris que l'homme est avant tout tissé de relations. Tu as découvert au chevet d'une vieille paysanne que veillaient ses fils qu'« on peut quitter son corps comme une gangue dont on a retiré le fruit, qu'on peut donner la vie une seconde fois », qu'on peut accepter la mort si on sait qu'on transmet. Tu as donné, tu as transmis. Mourir, c'est simplement changer de patrie !

M : Ce que nous appelons *amour*, *amitié*, les Grecs anciens avaient trois mots pour les désigner *agapé* – l'amour fraternel –, *eros* – je n'insiste pas –, et *philia* - l'amitié. L'œuvre de Saint-Exupéry est une œuvre d'amour. Antoine, grand gaillard gauche au sourire désarmant, tu as connu et largement cultivé les trois.

JP : On sait que tu avais un véritable culte de l'amitié. Tu as eu tout au long de ta vie d'innombrables amis. Solitaire, tu ne pouvais vivre seul. Naturellement chaleureux, tu savais conquérir les cœurs, faire naître une amitié spontanée. À Cap Juby tu as su « apprivoiser » les Maures, les comprendre, te faire respecter d'eux, parce que tu les respectais, te faire admettre, convaincre les dissidents de ne plus attaquer les avions, et « partager avec eux les nuits faites d'étoiles et de vent ».

M : Léon-Paul Fargue, autre ami noctambule, disait de toi : « C'était toujours un événement de lui serrer la main. » Comme en témoigne le lieutenant Renoux lors de ta dernière affectation au 2/33 en 1944, « Saint-Exupéry malgré son âge, son nom, son prestige, s'est toujours montré un camarade, un vrai camarade de guerre dans toute l'acception du mot ». « L'amitié de Saint-Exupéry se respirait à l'air des sommets » disait Léon Werth !

JP : Despote en amitié, tu rendais au centuple ce que tu prenais. Tes compagnons de l'Aéropostale furent pour toi comme les chevaliers de la Table ronde. Dans *Terre des hommes* tu rends hommage à Mermoz qui avait affronté les sables, exploré les Andes, apprivoisé la nuit et la mer, « et qui un jour s'était retranché dans l'Atlantique Sud derrière son ouvrage, tel un moissonneur qui, ayant bien lié sa gerbe, se couche dans son champ ». « On n'achète pas l'amitié d'un Mermoz. »

M : Mais l'ami par excellence, c'était Henri Guillaumet, ce fils de paysan né à Bouy dans la Marne, dont toi, le comte de Saint-Exupéry, tu admirais le courage, la droiture, la valeur professionnelle. Vous étiez complémentaires. Tu appréciais son calme, son assurance, sa vie conjugale paisible. Tu as raconté dans *Terre des hommes* comment perdu – échoué – dans les Andes en plein hiver austral, il a marché pendant cinq jours et quatre nuits sans s'arrêter, les pieds gelés, sans nourriture, dans ces montagnes « qui ne rendent pas les corps », avant d'être retrouvé, « racorni, hébété, calciné », par des paysans.

JP : « Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait » t'a-t-il dit dès que tu l'as rejoint. Et d'ajouter : « Tu comprends, ma femme croit que je marche, les camarades croient que je marche, je suis un salaud si je ne marche pas. »

M : Vous aviez le même courage, le même sens de la solidarité, de l'amitié et de la responsabilité. Tu as fait de lui un héros d'épopée ! Après qu'il fut abattu, par erreur, en 1940, tu écris dans *Pilote de guerre* :

JP : « Ainsi j'ai perdu Guillaumet, le meilleur ami que j'ai eu, nous étions de la même substance. Je suis de Guillaumet. »

M : Tu aimais ce qui liait, tu détestais ce qui défaisait. Pour qui furent tes dernières pensées pendant que ton Lightning descendait inéluctablement vers la mer ? Tes amis, tes souvenirs, tes femmes ?

JP : Car les femmes ont beaucoup compté dans ta vie, même si elles apparaissent peu dans tes œuvres et que l'érotisme en est absent. Je dis tes femmes, car elles furent nombreuses celles que tu as aimées ! Dès ton plus jeune âge, tu as été entouré de femmes. Ta mère, Marie, affectueuse, attentive, très ou trop protectrice, qui fut ta confidente, à qui tu écrivais des lettres débordantes d'amour, auprès de qui tu allais chercher un réconfort, toute ta vie. Tes trois sœurs, compagnes des jeux de l'enfance, ta tante, les gouvernantes, une nuée de cousines.

M : Le premier grand amour de ta vie fut une jeune aristocrate ravissante, capricieuse, lettrée, mais libre, Louise de Vilmorin, qui rompit vos fiançailles en 1923. « J'étais un enfant, vous étiez une femme. » Blessure durable ! Années d'errance : vinrent « les Colette, les Paulette, les Suzy, les Gaby, qui sont faites en série et ennuient au bout de deux heures ». Tu ne serais pas un peu macho ?

JP : Tu cherchais dans toutes ces femmes, maîtresses occasionnelles, égéries, confidentes platoniques ou dames de cœur la Femme, celle qui pourrait être le pôle opposé de ton errance ! Dans *Terre des hommes* tu racontes comment après un atterrissage forcé tu fus hébergé pour une nuit dans une pauvre maison délabrée près de Concordia, en Argentine, où tu vis apparaître deux jeunes filles qui te regardaient, nullement impressionnées. Tu les compares à deux fées et quand pendant le repas tu entendis un léger sifflement sur le parquet sous la table, la cadette dit simplement :

M : « C'est les vipères. »

JP : Tandis qu'elles se penchaient toutes deux vers leur assiette avec le visage le plus doux et le plus ingénu du monde. Comme tu as admiré « leur finesse, leur rire silencieux, cette royauté qu'elles exerçaient ». Bien sûr elles te rappelaient tes sœurs. Et de t'interroger sur leur avenir :

M : « Sont-elles mariées ? Il est si grave de passer de l'état de jeune fille à l'état de femme. Que sont devenues leurs relations avec les herbes folles et les serpents, elles qui étaient mêlées à quelque chose d'universel ? »

JP : Tu es bien de ton temps, tu idéalises totalement les jeunes filles ! Jusqu'en 1930, tu as mené une existence de célibataire, oscillant entre la peur du mariage et l'attente de celle qui, comme ta mère, gardera éclairé le foyer et sera « l'autre réservoir de paix ». Et en 1930 tu rencontres Consuelo... Commence alors un amour de légende... passionné et malheureux.

Petit Prince

M : S'il te plaît, dessine-moi un mouton !

JP : Tu sais qu'Antoine a grandi dans une famille aristocratique auprès d'une mère qui poussait ses enfants à développer leurs dons artistiques. Il a toujours dessiné, quand il était enfant, plus tard sur des nappes de restaurant, des feuilles volantes, des lettres. Après son échec à l'École navale, il s'était inscrit une année aux Beaux-Arts. Ce petit personnage, ailé ou non, que Saint-Exupéry porte dans son cœur va devenir le *Petit Prince*.

M : En décembre 1940, Antoine est à New-York où il milite pour que les États-Unis interviennent dans la guerre. Il a quitté la France après sa démobilisation, comme d'autres artistes et intellectuels. Là-bas il est accueilli comme une star après le succès de *Wind, sand and star*

JP : *Terre des hommes* en français

M : Et celui de *Flight to Arras*

JP : *Pilote de guerre* en français. Mais malgré sa notoriété, Saint-Exupéry se sent seul, exilé dans une société qu'il admire mais qu'il juge trop matérialiste, et dont il parle très mal la langue. Il a fait venir en novembre 1941 son épouse Consuelo qu'il n'avait pas revue depuis 1938.

M : On connaît l'anecdote : lors d'un repas, son éditeur, Reynal, qui le voit dessiner ce petit bonhomme lui demande d'écrire un conte pour enfant : ce sera *Le Petit Prince*.

JP : Peut-on dire pour autant qu'il s'agit d'un ouvrage de circonstance ?

M : En fait, il portait en lui les thèmes de ce conte depuis longtemps ! Pour l'écrire Saint-Exupéry s'éloigne un peu de New York, cherche un petit cabanon.

JP : Consuelo lui trouve un manoir de vingt-deux pièces, Bevin House, à Long Island.

M : Et Saint-Exupéry se lance à corps perdu dans l'écriture du *Petit Prince* pendant toute l'année 1942, sans négliger pour autant l'œuvre qu'il jugeait capitale, *Citadelle*.

JP : Tu te souviens sûrement de l'histoire du *Petit Prince* : Le narrateur, un aviateur, est tombé en panne dans le Sahara. Pendant qu'il répare son avion surgit un petit garçon blond qui lui demande :

M : « S'il vous plaît... dessine-moi un mouton ! » Le narrateur apprend que cet enfant vient d'un petit astéroïde où il a abandonné une rose ; il a déjà visité six planètes où il a rencontré des grandes personnes « bizarres ».

JP : Arrivé sur la terre, il s'est lié d'amitié avec un renard qui lui a appris le « grand secret » ; puis le narrateur découvre avec angoisse que le Petit Prince veut rejoindre sa planète...

M : et sa rose...

JP : en se faisant mordre par un serpent. L'aviateur quittera lui aussi le désert et n'oubliera jamais cet enfant lumineux, nostalgique et mystérieux.

M : Les différents personnages de ce conte n'apparaissent pas par hasard ! Le narrateur est un aviateur qui est tombé en panne dans le désert comme Saint-Exupéry quand il était pilote de l'Aéropostale. Expérience marquante qu'il raconte dans *Terre des hommes* : sur un plateau désert et vierge il découvre des météorites tombées du ciel.

JP : L'aviateur narrateur est seul dans le désert comme Saint-Exupéry, l'auteur, l'est à New York, parmi des exilés français divisés politiquement, dont certains lui sont très hostiles.

M : Et c'est à son ami Léon Werth, écrivain juif resté en France, « où il a faim et soif », obligé de se cacher, qu'il va dédier *Le Petit Prince* pour le « consoler ».

JP : L'astéroïde du *Petit Prince*, le B 612, porte le même numéro que le premier avion qu'il a piloté. Le *Petit Prince*, c'est sans doute l'enfant aux cheveux blonds et

bouclés qu'il a été, attachant, capricieux, curieux, espiègle, obstiné. Il a connu une enfance lumineuse dont il a gardé toute sa vie la nostalgie.

M : L'habit du Petit Prince ressemble à la combinaison des aviateurs, comme l'écharpe qu'ils portent habituellement

JP : Mais sa silhouette – et je trouve cela très beau – ressemble aussi beaucoup à celle qu'il dessinait de Consuelo, qui portait très souvent une écharpe ! Et la rose...

M : La rose, Jean-Pierre, c'est bien sûr Consuelo, même si la famille de Saint-Exupéry, qui avait mal accepté son mariage, repoussait cette idée. Il l'a d'ailleurs écrit lui-même :

JP : « Tu sais que la Rose c'est toi ! »

M : Comme elle Consuelo est belle, coquette, vaniteuse, égoïste, rouée...

JP : Une vraie femme en somme... Ensorcelante, excentrique, artiste, beauté exotique et troublante, que Saint-Exupéry sublime et idéalise quand il est éloigné d'elle. Ils sont incapables de vivre durablement ensemble – scènes, ruptures, jalousie, déménagements – mais aussi incapables de vivre séparés. Comme Consuelo souffrant d'asthme, la rose force sa toux pour mettre le Petit Prince dans son tort !

M : Antoine voudrait trouver en Consuelo à la fois une femme à protéger comme le faisaient les preux chevaliers de son enfance, et une épouse attentive, empathique comme sa mère.

JP : Elle reste le grand amour de sa vie ! Et lui pour elle. La rose abandonnée sur l'astéroïde fait penser à Consuelo restée jusqu'en 1942 dans une France occupée et pleine de dangers divers... Dont l'architecte Bernard Zehrfuss...

M : Il y a trois volcans sur l'astéroïde, or Consuelo est née au San Salvador, terre de volcans. Mais qui sont les autres roses du conte, Jean-Pierre ?

JP : Sans doute les nombreuses maîtresses de ton Tonio, liaisons d'un jour ou plus durables : l'actrice Annabella ; Nathalie Paley, petite fille du tsar, son « ruisseau frais aux cailloux blancs » ; la journaliste Sylvia Hamilton, etc, sans compter les « mignonnes », rencontres d'une nuit, et la maîtresse en titre, Nelly de Vogüé, l'amie de cœur généreuse et fidèle. Ce sont généralement de grandes femmes blondes, belles, intelligentes, cultivées, et indépendantes, alors que Consuelo est petite, brune, volcanique...

M : Mon Tonio disait : « J'ai eu beaucoup d'histoires d'amour mais je n'ai jamais abîmé les mots véritables, je n'ai jamais mêlé mon amour, ma bien aimée au plaisir. » Et le Petit Prince de déclarer : « Vous n'êtes pas du tout semblables à ma rose, vous n'êtes rien encore [...] Personne ne vous a apprivoisées... [...] Vous êtes belles, mais vous êtes vides. »

JP : « Vous êtes comme était mon renard. » Mais lui, je l'ai apprivoisé ! Quand il était responsable de l'escale de Fort-Juby, en Mauritanie, Saint-Exupéry en avait apprivoisé un.

M : Il a dès son enfance été fasciné par les animaux ! Un renard des sables, un fennec.

JP : Ce renard condense les nombreuses figures de ses amis :

M : des aviateurs, des meccanos, des artistes, des écrivains comme Gide, Léon Werth, André Maurois, Maurice Maeterlinck, Denis de Rougemont qui fréquentait alors assidûment le couple.

JP : Tous les personnages que rencontre le Petit Prince, Saint-Exupéry les a tirés de sa vie et de son expérience. L'allumeur de réverbères, exemple de l'homme aliéné à son travail...

M : « la consigne c'est la consigne »...

JP : serait un souvenir de son enfance passée à Saint-Maurice-de-Rémens. Le roi qui prétend régner sur tout, le vaniteux, le buveur qui boit pour oublier qu'il a honte de boire, le géographe, caricature de son grand-père Fernand, qui nomme des continents qu'il ne connaît pas, le businessman, chacun isolé sur sa planète, sont des archétypes des défauts humains éternels ! Le marchand de pilules qui apaisent la soif et l'aiguilleur, rencontrés sur terre, illustrent la course au temps et à l'argent, signe d'une modernité et d'une instabilité que Saint-Exupéry avait déjà perçues, surtout aux États-Unis.

M : Tous se trompent de voie pour trouver le bonheur. Leur rencontre apporte au Petit Prince, qui cherche un sens à sa vie, une morale.

JP : Le Petit Prince n'est-il qu'un conte pour enfant ?

M : En apparence, oui. Les Américains l'ont considéré comme tel ! Saint-Exupéry lui-même nous incite à le croire mais de façon ambiguë...

JP : Les dessins assez naïfs qu'il a réalisés lui-même...

M : sur les conseils de son amie Sylvia Hamilton...

JP : semblent destiner le livre aux enfants.

M : Les animaux et les fleurs parlent, comme dans les contes. Le héros est un petit garçon, auquel les jeunes enfants peuvent tout naturellement s'identifier. Il ne cesse de poser des questions et de s'étonner, mais ne répond jamais à celles qu'on lui pose. Il a un joli rire et il pleure, comme un enfant. On peut penser à un conte comme ceux d'Andersen, que lui lisait sa mère !

JP : Le Petit Prince jette sur le monde des adultes, qui ne répondent pas nettement à ses questions – et cette indifférence le blesse – un regard faussement naïf, amusé, critique : « Les grandes personnes sont décidément bien bizarres » répète-t-il ! « Les hommes ne sont jamais contents là où ils sont. » On peut ainsi penser à un conte philosophique.

M : Mais on n'est pas non plus dans un univers d'adultes avec des éléments de merveilleux ou de fantastique. Saint-Exupéry dédie son livre à Léon Werth, non à l'adulte qu'il est devenu, mais à « l'enfant qu'il a été autrefois, parce qu'il est resté capable de tout comprendre, même les livres d'enfant » ! C'est une histoire d'enfant écrite pour des hommes.

JP : Ainsi, Saint-Exupéry s'adresse aux adultes qui ont oublié qu'ils furent enfants afin de réveiller celui qui sommeille au fond de leur cœur. C'est un récit initiatique non seulement pour le Petit Prince mais aussi pour l'adulte narrateur qui joue le rôle de père.

M : Mais c'est l'enfant qui détient le savoir, qui le transmet au narrateur et celui-ci finit son itinéraire transformé. Une fois sa mission accomplie, cet enfant pur, porteur d'absolu, disparaît. L'enfant meurt, l'adulte peut naître !

JP : Meurt-il vraiment d'ailleurs ? On peut lire *Le Petit Prince* à tout âge mais sa morale s'adresse d'abord aux adultes !

M : Avec le Petit Prince, qui cherche un sens à la vie, nous entrons donc dans la philosophie mais par une petite porte, celle de l'enfance. On y trouve en effet non

pas une sagesse simpliste et naïve, mais une vraie réflexion sur le bonheur terrestre, et sur la mort, départ – et renaissance – vers une autre patrie.

JP : À travers des personnages symboliques, le renard, adjuvant de la vérité – le serpent, première et dernière rencontre du Petit Prince –, les étoiles, omniprésentes dans les dessins, symboles de l'espace infini, de la lumière, et de la présence de l'enfant une fois disparu.

M : Te rappelles-tu certaines de ses maximes ? Car avant *Citadelle*, Saint-Exupéry utilise des tournures de moraliste... sur l'essentiel ?

JP : « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. » « On ne connaît que les choses que l'on apprivoise. »

M : Sur l'amour et l'amitié ?

JP : Apprivoiser ? « Ça signifie "créer des liens..." »

M : « Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. »

JP : « C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui fait ta rose si importante. »
Sur le bonheur ?

M : « Rien n'est parfait », dit le renard.

JP : « On n'est jamais content là où l'on est », dit l'aiguilleur. »

M : « Les enfants seuls savent ce qu'ils cherchent... »

JP : « On se console toujours ! »

M : « Le langage est source de malentendu ! »

JP : « Il faut exiger de chacun ce que chacun peut donner », dit le roi.

M : Sur la beauté : « Ce qui embellit le désert, [...] c'est qu'il cache un puits quelque part... »

JP : La solitude : « On est un peu seul dans le désert ! »

M : « "On est seul aussi chez les hommes", dit le serpent. »

JP : Sur la mort : « "Je les résous toutes" [les énigmes], dit le serpent. »

M : « J'aurai l'air d'être mort et ce ne sera pas vrai... »

JP : « ... ce sera comme une vieille écorce abandonnée. »

M : « J'aurai l'air d'être mort et ce ne sera pas vrai... »

JP : Trouvez-vous qu'il s'agit d'une morale simpliste ? Naïve ? Facile à suivre ?

M : Ce conte est l'aboutissement de la philosophie humaniste de Saint-Exupéry, une philosophie du cœur, et non de la raison... mise en images et destinée à toutes les générations, car Saint-Exupéry se veut éducateur. Le Petit Prince apparaît comme un autre Saint-Exupéry, mystique sans la foi, qui attend l'heure de retourner dans la maison du Père.

JP : C'est une œuvre poétique et symbolique, un poème nostalgique du monde de l'enfance, inspiré par le regret et le remords d'avoir abandonné – trahi – le royaume de l'enfance et de l'innocence.

Le penseur, le poète

M : *Le Petit Prince* est un ouvrage universellement connu et lu, le deuxième après la Bible ! Il est trop cité, trop utilisé, ce qui en affadit le sens. Les autres œuvres sont injustement oubliées. Il était temps de les rappeler à notre mémoire.

JP : Le premier ouvrage, c'est *Courrier Sud*, un roman publié en 1929. Le héros en est Jacques Bernis, pilote de l'Aéropostale, comme l'était Saint-Exupéry. On est dans le cockpit à ses côtés, on surveille les appareils, les vents, le sol, on guette les bruits du moteur, les lumières des escales. Pendant son vol entre Toulouse et Dakar il se remémore ses amours avec Geneviève, une femme mariée à laquelle il a renoncé parce que son métier ne leur aurait pas permis de vivre pleinement leur amour. Victime d'une panne, il disparaît dans le Sahara. Échec de la vie amoureuse, échec de donner un sens à sa vie en dehors de l'aviation ! Saint-Exupéry a mis beaucoup de lui-même dans cette œuvre après sa rupture avec Louise de Vilmorin.

M : Le second, *Vol de nuit*, écrit en 1931, prix Femina, raconte l'épopée de l'Aéropostale en Amérique du Sud. Il est dédié à Didier Daurat, chef d'exploitation inflexible qui exigeait de ses pilotes un dépassement extrême. Figure paternelle forte, il est représenté par le personnage de Rivière qui a organisé les vols de nuit pour apporter le courrier plus vite que les trains et les bateaux. Il attend le retour de trois équipages qui reviennent du Chili, du Paraguay et de Patagonie. Mais Fabien, pilote du troisième avion, lutte contre un cyclone dans la cordillère des Andes par une nuit sans lumière dans laquelle il disparaîtra. Bien accueilli par le public, ce livre brouilla l'auteur avec une partie de ses anciens camarades qui trouvaient l'image de D. Daurat trop positive. Saint-Exupéry décida de ne plus écrire de roman !

JP : *Terre des hommes*, publié en juin 1939 et dédié à son ami Guillaumet, est une méditation tirée de sa propre expérience sur le métier, l'amitié, la mort, les valeurs qui fondent une civilisation. Saint-Exupéry y évoque ses souvenirs de Fort-Juby, son accident dans le désert de Lybie lors de son raid manqué, et le désert occupe une place centrale dans cette œuvre qui est une recherche du sens de la vie. Il a obtenu le Grand prix de l'Académie française qui voulait récompenser « un talent véritable qu'un long silence avait mis dans la pénombre ».

M : Le quatrième ouvrage, c'est *Pilote de guerre*, dédié à tous ses camarades de son escadrille de reconnaissance, la 2/33. Il raconte une de ses missions, celle du 23 mai 1940 au dessus d'Arras, où il devait photographier l'avance des panzers allemands, alors que l'armée française était en pleine débâcle et que les routes étaient encombrées par la population en exode. Son avion est mitraillé, mais il échappe miraculeusement à la mort et parvient à poser son appareil criblé de balles à Orly. Saint-Exupéry, qui a voulu rendre hommage à ceux qui ont réellement combattu, dénonce l'absurdité des missions sacrifiées et les horreurs de la guerre. Écrit et publié en 1942 aux États-Unis pour modifier l'image négative que les Américains avaient des combattants français, il a été le service le plus efficace rendu à la cause française sur le sol américain.

JP : Deux autres ouvrages doivent être signalés, *Lettre à un otage*, écrit en 1941 pour son ami Léon Werth déjà cité, œuvre qui rend hommage à une France occupée et meurtrie, et *Citadelle*, bible d'une civilisation, resté inachevé, que Saint-Exupéry concevait comme son testament littéraire. Plus ses carnets et des centaines de lettres publiées plus tard.

M : Nous voyons que l'œuvre de Saint-Exupéry témoigne de sa vie, qui est en accord avec ses convictions, et qu'il veut transmettre un message, humaniste au sens large. Ce qui est remarquable, c'est qu'il fut non seulement un homme d'action, mais aussi un penseur qui avait bâti une conception du monde bien plus profonde et cohérente qu'on ne le croit, et un magnifique poète. C'est ce que nous allons essayer de vous montrer.

JP : Saint-Exupéry, dans sa vie et dans son œuvre, a toujours été animé par un désir de dépassement, notion clé de sa philosophie, qu'on retrouve dans toute son œuvre. S'il a choisi de devenir pilote à vingt-six ans, ce n'est pas seulement par passion, mais aussi parce que cette profession lui permettait de satisfaire ce désir, lié à sa nature, son éducation, à la tradition familiale et religieuse. Il est la pierre angulaire de sa philosophie, on le retrouve dans toutes les valeurs qu'il défend.

M : Sa première valeur est le métier. Le sien était exigeant, dangereux, car les avions étaient peu sûrs, les moteurs fragiles, les régions survolées inhospitalières ou hostiles. Les pilotes devaient traverser les Andes qui s'élèvent à sept mille mètres avec des avions qui plafonnaient à cinq mille deux cents ! Mais exaltant : piloter permet de se réaliser : « La vérité, c'est l'homme qui naissait en lui quand il passait les Andes. » On retrouve là une idée nietzschéenne, de ce philosophe qui l'a beaucoup inspiré. Mais le pilote Saint-Exupéry gardera sa simplicité, car pour lui « l'avion n'est pas un but, c'est un outil, comme la charrue ! » (*Terre des hommes*). Un outil qu'il entend mettre au service des autres, car il considère certes le métier comme un devoir envers soi-même mais surtout envers les autres : « Sa grandeur, c'est de se sentir responsable, de soi, de ses camarades, du courrier ».

JP : Le métier l'a confirmé dans son attachement à deux autres valeurs, la camaraderie et la solidarité. La Ligne, comme on appelait l'Aéropostale, c'est d'abord une équipe, pilotes, mécaniciens, radios, plus ceux qui restent au sol. « Vient l'heure des dangers. Alors on s'épaule l'un l'autre. On découvre qu'on appartient à une même communauté » lit-on dans *Terre des hommes*. Ce qui compte pour Saint-Exupéry ce n'est pas la valeur marchande, productiviste du métier, mais les liens que crée toute profession : « La grandeur du métier, c'est peut-être avant tout de créer des liens. » Comment ne pas songer au Camus de *La Peste* ? Cette morale de solidarité, Saint-Exupéry l'élargit à l'humanité entière : « Être homme c'est sentir en posant sa pierre que l'on contribue à bâtir le monde. »

M : La naissance de l'aviation civile a engendré un nouveau rapport avec le temps et l'espace. Piloter l'a obligé à affronter la nature, vent, pluie, sable ou neige : « À bord des avions découverts, par mauvais temps, on s'inclinait hors du pare-brise pour mieux voir. » Le pilote a dû acquérir une vision nouvelle de la terre et apprendre à « dialoguer » avec elle. Le paysage est révélé par le relief, les villages, les fermes isolées ou les villes, mais ces éléments, même quand il en perçoit à peine les lumières, le ramènent à l'homme ! Le pilote peut alors méditer la terre comme le paysan déchiffre des signes. L'avion est ainsi un outil d'analyse. Saint-Exupéry découvre que le but de l'homme est de dominer la nature, mais pas de l'asservir, que le combat contre elle fait sa noblesse et assure sa plénitude.

JP : L'expérience du désert, qui a fasciné Saint-Exupéry, a été décisive pour la formation de sa pensée. C'est un thème récurrent dans son œuvre, un lieu magique, mythique et un lieu de révélation. C'est là qu'il apprivoise la solitude, les grands espaces, pour trouver les mots qui bruissent en lui. C'est là qu'il apprend que la durée compte plus que le temps, que l'espace compte peu s'il n'est peuplé de liens humains. Le désert lui révèle l'importance de la vie intérieure, l'importance des silences et de l'invisible. C'est là qu'il entendait bâtir sa *Citadelle*. Lieu de solitude et de stérilité ? Non, car le désert est peuplé de nos désirs :

M « Le Sahara, c'est en nous qu'il se montre, l'aborder, c'est faire notre religion d'une fontaine. »

JP : Entre le sable et les étoiles, Saint-Exupéry sent que l'homme est lié au cosmos et son imagination l'entraîne vers des images cosmiques : « Cette pesanteur me lie au sol quand tant d'étoiles sont aimantées. » Surtout, c'est le désert qui lui a révélé le grand mystère de la vie : l'unité du monde et son évolution.

M : « Quelle mystérieuse ascension ! D'une lave en fusion, d'une pâte d'étoile, d'une cellule vivante germée par miracle, nous sommes issus, et peu à peu élevés jusqu'à écrire des cantates et peser des voies lactées. »

JP : Cette conviction, l'évolutionnisme, Saint-Exupéry la partage avec Teilhard de Chardin, Bergson ; on retrouve bien là le principe de dépassement qui caractérise sa vie. Pas de sentiment de révolte chez Saint-Exupéry, pour qui l'humanité ne s'oppose pas à la création mais en est le principe de spiritualisation progressive.

M : De même que la vie a besoin d'un milieu biologique favorable pour se développer, l'homme a besoin d'un milieu spirituel pour s'élever au-dessus de sa condition. « Il est trop d'hommes qu'on laisse dormir » écrit-il dans *Terre des hommes* en pensant au petit fonctionnaire en qui on n'a pas su réveiller « le musicien endormi, ou le poète ». De même dans un wagon sordide où dorment des familles d'émigrants, il s'émeut en découvrant un enfant charmant, vif, qui ne connaîtra pas les conditions sociales et matérielles qui pourraient l'éveiller. « C'est Mozart qu'on assassine. » L'expression est de lui ! « Seul l'esprit s'il souffle sur la glaise peut créer l'Homme. » C'est pour créer les conditions favorables que Saint-Exupéry écrit et agit C'est le sujet même de *Citadelle*.

JP : Car pour élever l'homme il faut l'éduquer dans un effort individuel et collectif : « Il faut ensemercer les hommes, ce sont les terres qui savent reconnaître le blé. » « Il faut tenter de se rejoindre et de communiquer. » Quand il s'agit de dénoncer ce qui empêche l'Homme de naître, notre poète se fait polémiste. Il dénonce la société industrielle qu'il appelle « la termitière », parce qu'elle étouffe les hommes sous la masse et qu'elle ne se préoccupe que de leurs besoins matériels :

M : « On a cru que pour les grandir il suffisait de les vêtir, de les nourrir... On ne peut vivre de frigidaires ni de politique ni de bilans ni de mots croisés. »

JP : Elitisme ? Non, car, comme il l'écrit dans *Citadelle*, c'est toute l'humanité qu'il faut aider à s'élever et pas seulement une élite. Son évolution est nette de *Courrier Sud*, roman de l'individu, à *Pilote de guerre* et *Citadelle*.

M : De même il dénonce les idéologies de l'époque, fascisme et communisme, qui divisent les hommes et les endoctrinent : « Certes on peut animer les hommes en les habillant d'uniformes... Mais de telles idoles sont carnivores. » « Oubliez vos divisions : il ne faut pas opposer les idéologies, toutes se démontrent. La vérité ce n'est point ce qui se démontre, c'est ce qui simplifie le monde. » Pour Saint-Exupéry, les hommes « ont les mêmes besoins et veulent être délivrés... Nous sommes solidaires, emportés par la même planète, équipage d'un même navire » lit-on dans *Terre des hommes*. On connaît les pages admirables qu'il consacre au bédouin qui l'a sauvé de la soif, lui et son mécanicien Prévot, dans le désert de Lybie :

JP : « Tous mes amis, tous mes ennemis en toi marchent vers moi, et je n'ai plus un seul ennemi au monde. » Les malheurs de la guerre n'ont fait que renforcer ce sentiment de fraternité.

On comprend que sa morale du dépassement, fondée sur une conception du monde physique et spirituelle, implique une morale de l'action : dans *Pilote de guerre* il écrit : « Le métier de témoin m'a toujours fait horreur. Que suis-je si je ne participe pas ?

J'ai besoin, pour être, de participer. » Plus loin : « Je me suis battu pour préserver la qualité d'une lumière bien plus que pour sauver la nourriture des corps. »

M : Telles sont les convictions humanistes qui guidaient Saint-Exupéry, optimiste dans sa vision de la vocation de l'humanité, mais de plus en plus pessimiste quant aux chances de l'homme du XX^e siècle de la réaliser. Saint-Exupéry est certes un idéaliste, mais pas un doux rêveur avec une morale de boy-scout. En même temps qu'il traçait les routes du ciel, il traçait un chemin pour l'homme.

JP : On comprend son désespoir de voir les Français humiliés, puis divisés. On comprend la mélancolie du *Petit Prince*. « Je ne sais pas être heureux seul » écrit-il à son amie Nelly de Vogüé. Pourtant il ne renonce pas. C'est pour transmettre son message qu'il écrit, après *Terre des hommes*, *Lettre à un otage*, *Pilote de guerre*, *Le Petit Prince*, *Citadelle*. Un message exigeant de courage, de respect, de dignité et de responsabilité envers l'humanité et sa place dans le cosmos.

M : On comprend pourquoi son humanisme pédagogique, aujourd'hui politiquement incorrect, peut sembler démodé. Tant mieux, car il a de l'avenir !

JP : En plus d'être un penseur, il est un merveilleux poète, car son imagination veut saisir le réel dans tous ses aspects. Il est le seul écrivain à réaliser la synthèse de l'aviateur, de l'univers mécanique et du poète. Pour lui, voler ou écrire c'est tout un. Antoine excelle à dépeindre l'action avec réalisme, même dans les quelques reportages qu'il fit. Les articles envoyés pendant la guerre d'Espagne par exemple resteront des modèles du genre : « On fusille comme on déboise, les hommes ne se respectent plus ! »

M : Le métier de pilote il le connaît admirablement : n'a-t-il pas déposé quatorze brevets pour améliorer la navigation et les systèmes de sécurité ? Dans *Vol de nuit*, il décrit le pilote Fabien pris dans une tempête avec une remarquable précision : « Le moteur à chaque plongée vibrait si fort que toute la masse de l'avion était prise d'un tremblement. Fabien usait ses forces à dominer l'avion, la tête plongée dans la carlingue face à l'horizon gyroscopique. » Mais le génie de Saint-Exupéry, c'est de dépasser le réalisme grâce à des images qui glissent vers une poésie somptueuse où abondent comparaisons, métaphores et personnifications.

JP : Dans *Terre des hommes* par exemple, pour décrire la zone du Pot au Noir que Mermoz dut affronter dans l'Atlantique Sud, il emprunte ses images au vocabulaire maritime et religieux, très présent dans son œuvre : « Il vit, en face de lui, se resserrer de minute en minute les queues de tornade comme on voit se bâtir un mur... Des trombes marines se dressaient là accumulées et en apparence immobiles comme les piliers noirs d'un temple... Et Mermoz poursuivit sa route à travers ces ruines inhabitées, obliquant d'un chenal de lumière à l'autre, contournant ces piliers géants où sans doute grondait l'ascension de la mer. »

M : De même, il utilise des verbes de mouvement qui dynamisent sa description et lui donnent une dimension fantastique : « La magie du métier m'ouvre un monde où j'affronterai avant deux heures les dragons noirs et les crêtes couronnées d'une chevelure d'éclairs bleus. » Antoine est un poète cosmique en ce sens qu'il mêle les trois éléments, la terre, la mer et le ciel.

JP : Une telle réussite n'est pas due au hasard ou au seul génie de Saint-Exupéry, mais aussi à un travail acharné, tant physique qu'intellectuel : pour une page jugée acceptable, cent autres finissaient dans la corbeille à papier ! Il atteint sans doute le sommet de son art quand il décrit la mort du pilote Fabien comme une ascension dans la lumière et non comme une chute inéluctable : « La tempête, au-dessous de

lui, formait un autre monde de trois mille mètres d'épaisseur, parcouru de rafales, de trombes d'eau, d'éclairs, mais elle tournait vers les astres une face de cristal et de neige... Il circulait comme un lit de lumière dans lequel baignait l'équipage... "Trop beau" pensait Fabien... Pareils à ces voleurs des villes fabuleuses, murés dans la chambre aux trésors, parmi des pierreries glacées, ils errent, infiniment riches, mais condamnés. »

M : Cette disparition de Fabien dans les étoiles ne serait-elle pas un texte prophétique ? Pendant ta chute vertigineuse, quand ton corps étroitement uni à ton Lightning descendait vers les profondeurs marines de la Méditerranée, ton âme, Antoine, s'élevait-elle vers cette lumière qu'elle avait si passionnément cherchée ?

C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris le brutal décès de Vicky Bacri le 11 janvier. Mme Bacri ne manquait jamais une de nos réunions et nous lui devons douze conférences en onze ans, toujours très appréciées, dont la dernière toute récente du 8 décembre 2014. Nous présentons toutes nos condoléances à ses enfants et petits-enfants. Nous garderons le souvenir de sa fidélité, de sa passion pour la poésie française, de sa compétence et de son amitié.
